

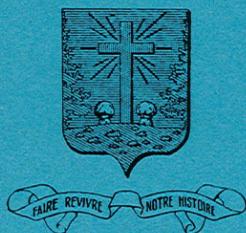
Documents Historiques

— No 11 —

**LES VIEUX REMEDES
AU
TRIBUNAL DE L'HISTOIRE**

par

le Dr RODOLPHE TANGUAY, M.D., L.G.M.C., F.A.C.S.



La Société Historique du Nouvel-Ontario
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.

— 1946 —

On peut se procurer les publications
de notre Société Historique
à l'adresse suivante:

La Société Historique du Nouvel-Ontario,
Le Secrétariat,
Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.

Documents Historiques

— No 11 —

**LES VIEUX REMEDES
AU
TRIBUNAL DE L'HISTOIRE**

par

le Dr RODOLPHE TANGUAY, M.D., L.G.M.C., F.A.C.S.



La Société Historique du Nouvel-Ontario
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.

— 1946 —

Présentation

Cicéron, lorsqu'il plaida en faveur du poète Archias, sut adapter le ton de son discours à la nature de sa cause.

*La Société Historique du Nouvel-Ontario agit de même en publiant cette étude, scientifique et littéraire à la fois. C'est ainsi que le Dr Rodolphe Tanguay, urologiste agrégé du Collège Royal des Chirurgiens du Canada et "Fellow of the American College of Surgeons", allonge la liste déjà imposante de nos littérateurs par sa conférence sur **Les vieux remèdes au tribunal de l'histoire.***

Le Dr Paul Dumas de Montréal citait récemment à l'honneur ses confrères publicistes d'autrefois et d'aujourd'hui (1). Parmi les anciens, il rappelait les noms suivants: J.-Charles Taché, précisément celui que M. Sherwood Fox mentionne dans notre dixième document historique, Sir William Hingston, Sir Henry Drummond, Ernest Choquette, Sir Andrew Macphail, le Vieux Doc, Léo Pariseau, etc. Parmi les vivants, il énumérait les docteurs Albert Laurendeau, Louis-Félix Dubé, Guy Delahaye, Ringuet, Antonio Barbeau, etc.

Le Dr Léo Pariseau, ce savant ironiste, et le Dr Gabriel Nadeau ont traité le même sujet. Le mérite du Dr Tanguay est d'avoir construit une belle synthèse avec des matériaux épars, fruits de son expérience et de lectures d'auteurs très divers comme en témoigne sa riche bibliographie. A la loupe et au bistouri, il a scruté les origines de tout cet héritage de vieux remèdes et de traitements populaires, et comme s'il s'était agi d'un patient, il en a suivi l'évolution dans le temps.

En plus de nous instruire sur notre folklore médical, cette étude offre une gerbe de renseignements d'intérêt général, mêlés de pertinentes observations psychologiques; elle s'illumine du large sourire amusé d'un philosophe, par exemple de ce Tailhandier de la Baume, marin, chirurgien, et, par passe-temps, notaire et juge!

*La Rédaction: Guy COURTEAU, S.J.
Lorenzo CADIEUX, S.J.*

(1) Conférence sur "La médecine et la littérature" donnée le 8 mai 1946, devant la Société Médicale de Montréal.

Les vieux remèdes au tribunal de l'histoire

La Société Historique du Nouvel-Ontario est venue à son heure fournir les moyens de consigner dans ses dossiers les événements qui ont caractérisé la vie du Nouvel-Ontario. Elle a publié de nombreuses recherches sur les manifestations des nôtres dans ce coin du Canada.

Ses premiers chants d'adolescente nous ont conduits sur les traces des missionnaires, des fondateurs, des familles pionnières, et ses accents débordaient de fierté. Il est propre aux adolescents de chanter. L'âge mur réfléchit et analyse. Obéissant aux lois psychologiques, notre société s'achemine vers cet âge.

LES VIEUX REMÈDES AU TRIBUNAL DE L'HISTOIRE: tel est le sujet de cette monographie. Elle est la première du genre en notre région. Nos pionniers, nos missionnaires, nos défricheurs, nos artisans ont connu, eux aussi, la maladie, et, pour s'en guérir, ils ont employé toute sorte de médicaments. L'étude de leurs méthodes de traitement révèle un aspect historique où l'humour abonde. Ces méthodes, dont quelques-unes sont encore employées, paraissent cocasses aujourd'hui. Mais hier, elles faisaient partie d'un bagage scientifique vénéré comme un dogme. C'est cet héritage que nous groupons sous ce terme de "vieux remèdes".

La permanence de ces remèdes, méthodes et traitements passés en coutumes, démontrera, une fois de plus, la force des traditions, que l'évolution scientifique réussit difficilement à détruire.

N'y a-t-il pas intérêt à tenter d'expliquer cette survivance? Certes, et ce sera notre but. Il nous a semblé que les curieux aspects de ce champ nouveau de recherches intéresseraient des amateurs de petite histoire, en particulier ceux du Nouvel-Ontario. Car, chez nous, les méthodes curatives d'antan sont encore vivaces.

C'est pourquoi nos premières observations porteront sur Sudbury et ses environs. Observations de médecins, racontars de vieilles gens, crédulité des commères, foi enfantine du pseudo-miraculé, mots de passe du charlatan, autant de matériaux

(1) Plusieurs confrères, entres autres le Dr Léo Pariseau, le Dr Louis-Philippe Panneton, professeur d'Histoire de Médecine à l'Université de Montréal, et plusieurs historiens européens, ont traité avec maîtrise ces questions. Toutefois, le mérite de ce travail vient de la recherche des origines de nos propres coutumes régionales. Telle est l'originalité de cette monographie.

servant à notre étude (2).

Il aurait été piquant de questionner chacun des pionniers qui sommeillent depuis 1610. Ils nous auraient dit la raison de leurs méthodes de traitement. Respectons leurs tombes, contentons-nous de consulter leurs biographes dans la petite et la grande histoire.

Dans ce travail, nous chercherons à établir:

- I. La survivance de ces vieilles méthodes de traitement.
- II. Leurs origines en Europe et au Canada.
- III. Les causes de cette survivance.

I

Ces anciennes méthodes existent chez nous

Chez nous signifie d'abord nos villes et nos villages de Pembroke au Sault-Ste-Marie en longeant les voies du Pacifique Canadien. Chez nous veut dire aussi de Toronto à Hearst, etc. Sudbury d'une altitude de 857 pieds, se dresse comme l'acropole de l'Ontario-Nord sur les vieilles éruptions volcaniques dont les vagues de laves se sont figées en roc. On croirait que Mars et Vulcain y eurent leurs forges d'où sortent encore le minerai nécessaire à tous les engins de guerre.

Là, tout un monde cosmopolite se remue. Aussi la région de Sudbury possède-t-elle de précieux éléments d'information. Sa population urbaine, canadienne ou européenne, vient du bon peuple; sa population rurale, en majorité française, a émigré du Québec. L'Europe y est représentée pour une part surtout par les Finlandais, les Ukrainiens, les Italiens et les Anglais.

Chaque groupement a conservé ses coutumes et traditions. Comme partout ailleurs, l'Anglais, l'Irlandais et le Juif se confinent dans le commerce. Depuis une vingtaine d'années, l'élément français leur dispute avec succès les postes de commande dans le monde des affaires. La lenteur des Canadiens français à faire leur trouée dans cette sphère fut-elle une conséquence de leurs coutumes ou de leurs traditions? Nous avons, nous aussi, des tempéraments normands et bretons, des bohèmes et des "serre-la-poigne". Quoi qu'il en soit, la région de Sudbury nous fournit des exemples typiques de l'existence de méthodes d'antan et de coutumes bizarres.

(2) Nos sources d'information sont nombreuses et variées. Nos observations personnelles restent à la base de ce procès-enquête. La bibliographie consultée, quoique modeste et peut-être incomplète, jette toutefois de la clarté sur cette étude. On en trouvera la liste à la fin de ce travail.

Un jour, un client de la quincaillerie Ricard demandait au comptoir des grains de plomb à fusil pour traiter un mal de ventre. Monsieur Baxter Ricard, gérant de cette maison, me rapportait cet incident en 1945. Cet exemple reste fréquent, caractéristique. Il nous sert de jalon et nous permet de remonter au moins jusqu'à Molière et même à Montaigne en 1562.

Tous les jours, les médecins ont l'occasion de constater qu'une foule de traitements bizarres, qui tiennent de la superstition, sont encore en usage. Les principaux sont à base de plantes et d'herbages.

Voici quelques remarques générales s'appliquant à tous ces traitements. D'abord, au sujet de la manière spéciale de préparer ces herbages ou ces plantes: les vertus curatives paraissent varier selon que l'écorce était "plumée" en remontant ou en redescendant. Un autre facteur important était la relation de l'âge du malade avec le nombre d'heures requis pour faire bouillir les herbages à point... Récemment encore, j'avais l'occasion de vérifier ces remarques.

Un vieux rhumatisant, courbé par une arthrite chronique me disait:

—Si vous pouviez me redresser un peu, je pourrais terminer ma propre guérison.

Intrigué, je lui demandai prudemment:

—Qu'est-ce que vous pourriez faire de plus ?

—Ah! si je pouvais marcher un peu mieux, j'irais me chercher tout ce qu'il me faut pour guérir. Mais, avec mon dos, y a pas à y penser.

—Qu'est-ce que vous iriez chercher ?

Alors s'approchant de mon pupitre et prenant un air de confiance, il me déclara:

—C'est un secret, mais comme je commence à être vieux, je vais vous le dire. Ça pourrait vous rendre service pour soulager d'autres malades. Vous allez dans le bois, et vous cueillez la deuxième pousse de branches de frêne et de pruche. Vous faites bouillir les branches de frêne autant d'heures que le malade a d'années, vous lui faites boire cette tisane plusieurs fois par jour. Quant aux branches de pruche, vous faites la même chose et de la pâte qui en résulte, vous faites un cataplasme. Je voudrais que vous l'essayiez sur un de vos plus mauvais cas. Si ça y fait du bien, on se mettra en société. Si cela ne le guérit pas, je ne vous charge rien."

Mon bon vieux avait déjà fait péniblement quelques pas vers la porte, quand il revint et dit:

—Il ne faut pas oublier que ce cataplasme s'attache au mal et le suit n'importe où. J'ai vu un cataplasme placé dans le bas

des reins monté entre les deux épaules. Il ne tombe que lorsque le mal est parti.

Bienheureux, il partit, me laissant seul avec la responsabilité de l'expérimentation et la perspective d'un succès financier... aléatoire ?

Un vieillard de Blezard-Valley, dont j'oublie le nom, me confiait, il y a quelques années, la manière de guérir les fièvres tremblantes.

—Vous partez de bonne heure au petit jour, à l'automne et vous cherchez un petit érable dont les feuilles ont jauni les premières. Vous vous couchez à plat ventre, et vous mordez le pied du petit érable. Il faut mordre bien fort. Puis, au printemps, vous retournez voir votre petit érable et s'il n'a pas bourgeonné, c'est qu'il est mort de vos fièvres et que vous êtes guéri(1).

Il y a quelques mois un bon vieux me disait que ses rhumatismes disparaissaient depuis qu'il portait des anneaux de cuivre aux bras et aux jambes. Ces anneaux empêchaient le mal d'atteindre le cœur !

Voilà autant de sortes de traitements passés en coutumes qui, entre beaucoup d'autres, démontrent que certaines vieilles méthodes et superstitions se sont propagées jusqu'à nous. Malgré les progrès modernes, quand vous rencontrez de telles pratiques, cela vous rend un peu perplexe. Qui parmi vous ne pourrait en raconter autant dans son propre milieu ? A chacun de compléter le dossier de cette preuve.

Qui n'a souvenance de la petite voiture du charlatan qui, il y a deux décades, se promenait dans le rang ? Il vendait des remèdes bons pour n'importe quelle maladie. Il examinait la vue et fournissait des lunettes pour \$1.50. Quelle époque ! Quand je suis arrivé à Sudbury, l'onguent de la vieille Paquette faisait fureur. C'était une panacée universelle en chaudière de cinq livres.

Monsieur Léoda Gauthier me racontait que son père avait la réputation d'avoir le don de guérir de la coqueluche. Tous savent l'énervernement que font naître les crises de cette maladie. Maladie qui frappe surtout les enfants; elle occasionne des quintes si fréquentes et si rapprochées les unes des autres que les petits menacent d'étouffer. Vers la fin des quintes, ils deviennent bleu comme "un raisin".

Alors, les mamans s'inquiètent, tout le monde est au désespoir. On a frotté le dedans des mains et le dessous des pieds avec du gros sel. Térébenthine, moutarde, huile de charbon,

(1) Wm. Caniff, dans *The medical profession in Upper Canada*, (1783-1850), rapporte d'autres méthodes similaires.

tout a été essayé et les quintes se répètent. C'est la consternation dans le foyer.

La voisine arrive. Elle raconte que la petite de Louis Beaudry a eu la même chose, la même année, que la mère de son mari est morte et que le "père" Gauthier de McFarlane Lake, qui a un don, l'avait guéri. Déjà une lueur d'espoir brille dans les yeux de la maman.

"Attelons au plus vite et allons-y". En peu de temps, la grise était déjà sur la route à fond de train vers la demeure du "père" Gauthier. Dès l'arrivée de l'enfant, le vieux "père" Gauthier lui pendait "une couette de cheveux" dans le cou. Aussitôt les quintes de toux cessaient, disait-on.

L'habitude de réchauffer les aliments dans la bouche avant de les donner aux bébés est encore en usage dans notre région.

A Sudbury, en 1944, j'étais témoin d'une scène se rapportant à cette coutume. Pendant une visite à une nouvelle maman, la mère de la patiente me signalait l'existence de quelque chose d'insolite sur le nombril du nouveau-né. En le déshabillant, elle s'aperçoit que la "couche" du bébé avait perdu sa blancheur immaculée.

—Rose, apporte donc un verre d'eau, dit-elle.

Elle en prend une bonne gorgée et soudainement, elle lance sa gorgée d'eau sur les petites cuisses qu'elle soutenait en l'air d'une seule main. Et de l'autre, un savonnage en règle. Après quoi, elle présente l'enfant aux couleurs roses, purifié par ce nouveau baptême. Vieille méthode, mais étonnante pour moi et d'un cachet de terroir. Cette méthode de tempérer l'eau ou les aliments est relatée des premiers temps de la colonie, chez la population blanche comme chez les indiens.

Il y a une foule de préparations pharmaceutiques que nos anciens alchimistes composaient et dont certains raffolaient. Les moins crédules, avec des goûts plus délicats, n'auraient pas bu pour "casser un rhume" de l'urine de vache noire, mais ils employaient plutôt une tisane faite avec des branches de tremble qu'il fallait "plumer" en remontant. Fréquemment les médecins observent des méthodes analogues. Parfois quelques patients éloignés des centres viennent les consulter sur la nature d'un mal que leur propre recette n'a pas amélioré. C'est à ce moment que le médecin peut glaner toute une gerbe de faits dénotant la vivacité des traditions familiales. Ces gens, venus des quatre coins du Québec, ont apporté les uns, des croyances aux "rabouteurs" ou à ceux qui ont la réputation de posséder certains dons; les autres, des modes de traitements spéciaux.

Le "rabouteur" a souvent exercé son influence au milieu de la population de Verner et même de Sudbury, population qui venait de Joliette, paradis des Mireault. Même le pseudo-thau-

maturge a fait son apparition à Sudbury. Un certain nombre de "croyants" y allaient chercher un soulagement. Sa manière de procéder me fut raconter par une jeune gaspésienne qui avait consulté le nommé Défossé. Après avoir employé sans succès "un garot" pour une jambe qui enflait, on lui avait suggéré de voir Défossé.

—Monsieur Défossé vous a-t-il guéri ?

—Non, Docteur.

—Quelles sont ses méthodes de traitement ?

—Il me fit parler et après il m'a dit:

—Ne t'inquiète pas, je vais m'occuper de ton cas et tu vas guérir.

Ce procédé d'auto-suggestion rappelle bien celui des pseudo-thaumaturges.

En 1945, le 20 octobre, le collège des médecins poursuivait un M. William McCoffrey, 73 ans, de Farrelton. On disait en cour qu'il soignait par le recours aux prières, reliques des saints, huile de l'oratoire et certains autres médicaments. Vous avez souvenance que, récemment, certains des nôtres allaient à Montréal chercher leur guérison auprès de "charlatans" tels que Clairous, Thibeault et autres. Une fois entre autres, la Compagnie du Pacifique Canadien mit un wagon spécial à leur disposition !

Voilà des coutumes et croyances populaires qui ont résisté à l'évolution scientifique au Canada. La petite histoire a consigné la permanence de cette crédulité que l'on retrace dans le vieux Québec comme en témoignent les recherches de Monsieur E. Z. Massicotte.

Ce dernier publiait, en juin 1934, dans le "Bulletin des Recherches Historiques", une savante compilation de remèdes populaires employés dans le comté de Champlain. Citons-en qui ne manquent pas de piquant et dont quelques-uns survivent dans nos parages.

—CONTRE LES CLOUS: Manger des grains de plomb en nombre impair.

—LES PALPITATIONS DE COEUR: Découper un coeur dans du drap écarlate et le fixer à ses vêtements vis-à-vis l'organe.

—LES CORS: Ecraser une grenouille entre le gros et le deuxième orteil du pied.

—LA CONSOMPTION: Boire de l'urine de vache noire.

—LES CONVULSIONS CHEZ LES ENFANTS: Enlever leur chemise, la tourner à l'envers et la brûler.

—LA COQUELUCHE: Fabriquer un collier avec les cheveux d'un enfant qui n'a connu ni père, ni mère et le faire porter au malade.

—LES CRAMPES AUX JAMBES: Mettre, en se couchant, ses chaussures sens dessus dessous, c.à.d., la semelle en haut.

—LES DARTRES: Cracher par terre, à jeûn, faire dissoudre du sel dans cette salive et appliquer.

—LES HEMORROIDES: Y appliquer du suif de bélier noir.

—L'INCONTINENCE D'URINE CHEZ LES ENFANTS: Faire manger de la souris rôtie, ou des "Perles" de souris.

—L'INFLAMMATION D'INTESTINS: Faire trois zéros sur la peau du ventre avec la pierre bleue.

—LA JAUNISSE: a) manger des poux en nombre impair; b) creuser une carotte, remplir la cavité avec l'urine du malade et pendre la carotte au plafond. La jaunisse disparaît à mesure que la carotte sèche.

—LES PANARIS: Appliquer de la fiente de vache noire.

—LES PLAIES EN GENERAL: Appliquer l'onguent des "Pater". On récite sept "Pater" de suite et à chaque Pater, on met dans un petit pot une cuillerée de saindoux. L'onguent est alors prêt.

Evidemment, comme le disait Monsieur Massicotte, nos anciens avaient une pharmacie où le bizarre, le terrifiant et le répugnant, faisaient bonne compagnie. En voilà assez pour démontrer la survivance de ces coutumes chez nous.

II

Les origines de ces coutumes

Ces coutumes ont tout un passé. En cherchant par exemple les jalons du chemin parcouru par cet usage des grains de plomb pour fins médicinales, nous partirons de Sudbury, nous passerons par le comté de Champlain et enfin nous remonterons jusqu'en France.

En 1945, la quincaillerie Ricard de Sudbury vend des grains de plomb à fusils pour traitement.

En 1895, Monsieur Massicotte rapporte ce même usage dans le comté de Champlain.

En France, 1673, Molière faisait jouer la première fois "Le malade imaginaire". On y trouve maintes allusions à l'usage des grains de sel, de plomb, etc.

Argan, le malade, s'adressant à son médecin Diafoirus, lui demande:

—Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un oeuf ?

—Six, huit, dix par le nombre pair comme dans les médicaments par les nombres impairs, répond Diafoirus.

En frappant de ridicule cette coutume, il en établissait l'existence et l'origine. C'était donc une opinion courante,

populaire, qu'en nombre impair, certains corps comme le grain de plomb avaient une vertu curative.

Montaigne, au 16ième siècle, avait déjà établi cette preuve. Fustigeant les traitements employés à son époque, il concluait en s'exprimant ainsi:

"Je laisse à part le nombre impair de leur pilule et la destination de certains jours et fêtes de l'année."

L'histoire nous démontre donc que de 1532 à 1945, pour ce cas particulier, cette coutume européenne, puis québécoise, s'est continuée jusqu'à Sudbury. L'étendue des océans ne pouvait ni l'empêcher de se répandre, ni l'arrêter. Des preuves semblables pourraient s'accumuler, démontrant la même lignée pour la majorité des autres méthodes. Dresser cette généalogie complète nous mènerait trop loin.

Nous avons constaté que ces coutumes d'aujourd'hui semblent constituer une part de l'héritage traditionnel transmis par les peuples qui ont donné au Canada sa population. Elles viennent donc des Français, des Anglais et des Indiens, mais alors reste à savoir d'où ces peuples eux-mêmes les avaient tirées. Ces traditions ne prirent-elles pas racine dans les grandes écoles médicales européennes, dont la plus influente fut celle de Salerne? C'est ce que nous verrons d'abord.

A — Ecole de Salerne

Au 17ième siècle, c'est un fait, l'Europe vivait encore des coutumes médicales traditionnelles. Les opinions d'Hippocrate et de Galien avaient libre cours et les théories de l'école de Salerne surtout restaient à la base de connaissances où la superstition régnait. La France, l'Italie et l'Angleterre en subissaient l'influence. Ainsi, l'école de médecine de Salerne⁽¹⁾, qui date du 13ième siècle, enseignait que l'aloès séchait les blessures, combattait les maux de gorge, d'oreilles et de langue. L'aloès arrêtait la chute des cheveux, guérissait la jaunisse. La canelle arrêtait les palpitations de coeur.

Fidèle à la tradition hippocratique, on y apprenait que la composition du corps humain tient à quatre humeurs, à savoir le sang, la pituite, la bile jaune, la bile noire. Ces quatre humeurs représentent l'univers dans l'organisme humain. La chaleur est représentée par le sang; le froid, par la pituite; la sécheresse, par la bile jaune; l'humidité par la bile noire. Toutes sont subordonnées aux quatre éléments de l'univers: le sang à l'air, la pituite à l'eau, la bile jaune au feu, la bile noire à la terre. En chaque saison, un de ces éléments a la prédominance

(1) Ville d'Italie située au sud-est de Naples, sur le golfe du même nom.

dans la nature. Au printemps, c'est l'air; en été, c'est le feu; en automne, la terre; en hiver, c'est l'eau. Même prédominance dans la vie humaine. On constate également quatre âges dont chacun est sous l'influence d'une des humeurs: par exemple, la jeunesse est sous l'empire du sang. De ces relations dépendaient la santé, le caractère, les qualités, les défauts. L'augmentation d'une de ces humeurs provoque la maladie. Cela explique la pratique si fréquente de la saignée. Quand le sang jaillissait en écume pendant une saignée, c'était un indice de toux. Si le sang était bleuâtre, le foie était malade.

Les principaux traitements étaient la purgation, le clystère, la saignée, les ventouses. On devait observer la lune et les astres si l'on voulait obtenir un bon résultat. A cette époque, seul un médecin était qualifié pour donner un traitement et le code mettait en garde contre les charlatans.

*"Sensus et ars medici curant, non verba sophistae.
"Hic aegrum relevat curis, verbis negat iste.*

"Ce ne sont pas les paroles du sophiste qui guérissent, mais seulement l'art du médecin. Celui-ci secourt les malades par ses cures; celui-là le tue par ses discours."

Le "Regimen sanitatis" décrit même l'habit du médecin, son extérieur. Il doit demander au malade s'il s'est confessé. Le médecin devait promettre la guérison avec la grâce de Dieu. D'un ton grave, il devait dire, dans tous les cas, que la maladie était très sérieuse, afin d'augmenter son crédit en cas de réussite, et de diminuer sa responsabilité, si l'issue devenait fatale. "Exige, dum dolor". Réclame ton honoraire, pendant que le malade est souffrant.

S'il ne paie pas et qu'il se sente mieux, donne-lui de l'alun au lieu du sel au repas, afin de l'inquiéter et de le faire payer! En somme, tel était le bagage de connaissances médicales dont l'humanité, à cette époque, pouvait disposer.

D'une génération à l'autre, on se transmettait ce bagage. Le fait que les peuples ne purent s'assimiler le fruit des premières découvertes scientifiques, explique comment ces vieilles coutumes ont pu se maintenir et aussi comment presque tous ceux qui vinrent demeurer au Canada les y apportèrent.

B — L'apport français

Cet ensemble de coutumes traditionnelles que nous pouvons observer chez nous vient d'abord des Français de la vieille France. Il faut étudier quelques coutumes de cette époque pour



HONORE DAUMIER (1808-1870), surnommé le Michel-Ange de la caricature, aimait à ridiculiser les travers de ses contemporains. Sa caricature de Louis-Philippe, sous les traits de Gargantua, lui attira même six mois de prison.

Les dessins de Daumier illustrent bien les progrès médicaux accomplis en France au XIXe siècle et aussi certaines coutumes dénotant la superstition ou l'ignorance.

La Maison pharmaceutique Menley & James de New-York, qui a reproduit plusieurs de ces illustrations, nous en a permis gracieusement l'usage.

comprendre avec quelle facilité ces traditions se sont maintenues.

Lorsque Louis Hébert s'embarquait à Honfleur en 1617, les dires des commères "guérisseuses" étaient plus en faveur que les prescriptions des médecins. A cette époque, "l'Évangile des Quenouilles" énumérait une foule d'usages courants. On y trouvait des procédés pour avoir un fils. Les signes décelant le sexe d'un enfant y étaient décrits.

Ce siècle, où les lettres et les arts étaient à leur apogée, donnait à la future mère tous les privilèges. A Paris, une législation protégeait ce droit. "Femme a loy de tout dire." Les pauvres maris de l'époque ont été le sujet de multiples épigrammes.

La future mère ne mangeait pas de lièvre de peur d'avoir un enfant à bec de lièvre. Comme aujourd'hui les voisines s'aidaient à titre de gardes-malades.

Ambroise Paré, grand chirurgien de l'époque, conseillait de placer le nouveau-né en un lieu obscur afin d'éviter qu'il ne devienne borgne à la lumière. Les mamans mâchaient dans leur bouche les aliments de leur bébé. Qui l'eut cru? un Père Jésuite se mêle d'écrire un traité sur les inconvénients des maillots pour enfants. C'était un évolutionniste, sans doute, car, l'année suivante, il en écrivait un autre pour en démontrer les avantages.

a) Hygiène

A une époque où les microbes ne jouissaient pas de l'existence légale, l'hygiène existait cependant, mais on y trouvait des coutumes bizarres qui se sont transmises. Le Docteur Cabanès, dans ses "Mœurs intimes du passé" illustre abondamment ces coutumes. "En Orient, dit-il, les femmes du peuple et de la campagne ne connaissaient pas le mouchoir.

Toutes, elles portaient au nez, avec la plus grande délicatesse, le pouce et l'index de la main droite et elles se serraient les narines en soufflant fortement, puis elles s'essuyaient avec leur mouchoir. Les dames de moyenne condition en font autant, mais elles s'essuyaient à leur chemise. Les femmes du peuple pouvaient aussi se frotter le doigt à leurs vêtements, à une pierre, ou à un tronc d'arbre." Le docteur Cabanès rapporte qu'il serait exagéré toutefois de croire qu'au XVIIIème siècle l'usage des mouchoirs fût inconnu. Il est certain qu'on y avait recours rarement, à preuve ce qu'en dit Erasme dans sa "Civilité". Il est vrai que ce traité fut écrit à la fin du 16ième siècle, mais on en suivait les prescriptions au 17ième siècle.

"Se moucher avec sa manche ou à son bonnet appartient aux rustiques. Se moucher aux bras ou aux coudes convient aux pâtissiers; se moucher dans la main, si d'aventure tu la portes à ta robe, n'est pas beaucoup plus civil, mais recevoir les excréments du nez avec un mouchoir, en se retournant un peu des gens d'honneur, est chose honnête. Et si d'aventure, quelque chose tombait à terre en se mouchant des deux doigts, il faut incontinent marcher dessus." Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil !

b) *Maladies contagieuses*

Le peuple resta longtemps indifférent aux ravages causés par les maladies contagieuses. Il refusa même les traitements d'importation étrangère. Les journaux de l'époque regorgent de polémiques et de caricatures ridiculisant le progrès scientifique.

Bien qu'en 1765 la petite vérole décimât un dixième du genre humain et qu'à cette époque Jenner eût trouvé la vaccination anti-variolique, le peuple, sous l'influence de ces polémiques, craignait et refusait de se résoudre au vaccin. L'envergure d'une telle opposition fut telle que Voltaire, picoté lui-même, se sentit obligé de rendre hommage à un disciple de la vaccination, le Docteur Tronchin.

Voltaire se décidait donc de confier aux muses la gloire de Tronchin, alors la coqueluche des riches familles:

*Autrefois, à ma nation
J'osais parler, dans mon jeune âge
De cette inoculation
Dont grâce à vous on fait usage.
On la traita de vision;
On la reçut avec outrage
Tout ainsi que l'attraction.*

*Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre?
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre?
La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux:
Recevons sa clarté chérie,
Et sans songer quelle est la main
Qui la présente au genre humain,
Que l'Univers soit sa patrie!*

Ces médecins innovateurs eurent à souffrir à cause de leurs idées, ainsi que l'attestent les caricatures de l'époque. On y rencontre toutes les formes de passion populaire, du comique au tragique. La peur, peut-on affirmer, a dicté les plus invraisemblables moyens de prophylaxie et les médicaments les plus singuliers.

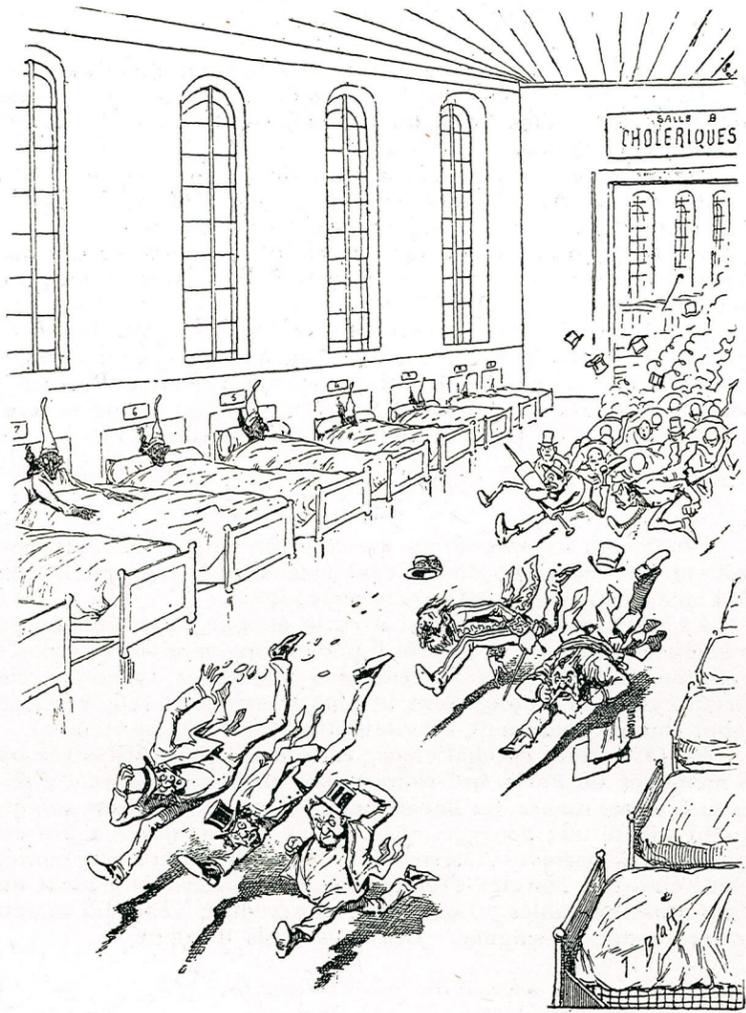
Quand le mot choléra eut franchi sinistrement les portes de l'académie, on frissonna. C'est Jules Claretie qui écrivait:

"Choléra, ces sept lettres réunies ont une terrible harmonie imitative. On devrait donner aux maladies un nom aimable. Anémie est un mot charmant, par exemple; il a une anémie: il se meurt d'anémie. Cela vous a un petit air doux et poétique presque attirant. Il est certains mots comme choléra, qui sont terrifiants. Et puis, les adjectifs le compliquent. En voulant rassurer, on dira un choléra sporadique et je vous assure que cela n'a rien de calmant. Et le choléra asiatique vous donne des aspects et proportions fantastiques. Le nom, je le répète, c'est le nom qui est la cause de tout! Vite qu'on débaptise le choléra et il perdra sa puissance."

Victor Hugo, dans "Les Châtiments" évoque les animalcules, les infiniment petits. "Que l'oeil du microscope regarde avec effroi," et, faisant une description imagée de cette armée de Myrmidons, il continue:

*"L'obscur légion des hydres invisibles,
L'infiniment petit rempli d'ailes horribles,
L'insecte, l'âpre essaim de moucheron,
Dans un souffle, et qui fait trembler un continent."*

Le rapporteur de l'académie, plus simpliste, qui devait résumer le rapport d'une commission, en synthétisait ainsi le contenu:



La visite des autorités à l'hôpital des cholériques.
Caricature anti-cholérique par J. Blass. (Cliché emprunté à un
des volumes de Cabanès).

*“Tiens tes pattes au chaud,
Tiens vides tes boyaux,
Ne vois pas Marguerite,
Du choléra seras quitte.”*

Les traitements à la mode au sujet de ces maladies contagieuses, c'était l'eau chaude, l'eau froide, sous toutes ses formes; Magendy conseillait l'eau de canelle, Broussais était pour la saignée à outrance.

En 1854, un Docteur Melicher, de Vienne, conseillait la gymnastique. Au premier symptôme de choléra, le malade devait monter en selle jusqu'à ce qu'il fût couvert de sueur.

En 1856, un auteur du nom de Dally recommande des massages circulaires sur le ventre. Enfin, voici la recette du grand Récamier:

“Rossez fort et ferme votre malade, au moment où il a des crampes et la face cyanosée. Le malade est sauvé, s'il a conservé assez de force pour riposter et pour vous repousser jusqu'à la porte. Une fois sur le palier, vous lui prescrivez de se tenir chaudement et de prendre une infusion de tilleul” (1).

c) Traitements généraux

En faisant un relevé des vieux documents médicaux, nous trouvons la répétition de ces conclusions où le bizarre, le merveilleux, l'astrologie se tiennent compagnie.

La plupart des maladies, à cette époque, se traitaient par la saignée. Fidèles à la théorie hippocratique, endoctrinés par la tradition de l'école de Salerne, les 17^{ième} et 18^{ième} siècles furent ceux qui employèrent le plus la saignée. Appliquée au début comme châtiment, elle devint plus tard un traitement.

En 1893, l'idée de châtier par cette méthode est illustrée par le ménagier de Paris, qui rapporte qu'un bourgeois, mécontent de sa femme, manda un barbier pour la saignée. Cette saignée devint même une panacée. Les règles monastiques la prescrivaient à des périodes déterminées. Les Chartreux s'y soumettaient cinq fois l'an, les Prémontrés, quatre fois. Il y avait des jours plus favorables. Les mardi, mercredi et vendredi étaient funestes pour la saignée. Les Normands disaient:

*“La saignée du jour St-Valentin
Fait le sang net, soir et matin,
La saignée du jour au-devant
Garde les fièvres pour constant,*

(1) A propos du tilleul, quelqu'un m'assurait qu'avec cette herbe il avait fait baisser la haute pression...

*Le jour Ste-Gertrude on doit
Se faire saigner du bras droit.
Celui qui ainsi le fera
Les yeux clairs restant année aura.*

Il y avait tout un code réglementaire où les astres jouaient un rôle prépondérant. Louis XIII se faisait saigner 50 fois l'an. Ambroise Paré rapporte qu'il saigna un jeune homme de 28 ans, vingt-sept fois en quatre jours.

Madame de Sévigné qui venait de perdre le chevalier de Grignan, mort de la petite vérole, écrivait le 10 février 1672: "Il a été rudement saigné: il résista à la dernière qui fut la onzième, mais finalement, les médecins l'emportèrent."



La clé magique



Une opération radicale

d) Astrologie

Le mouvement des astres fut un facteur important dans les méthodes de traitement. Jusqu'à l'époque des grandes découvertes scientifiques des 18^{ième} et 19^{ième} siècles, la population de France avait la conviction que la volonté de Dieu et celle du diable comme l'influence des astres causaient les maladies. Dans les premiers siècles, les prêtres étaient astrologues. Galien accepta un grand nombre de principes d'astrologie pour expliquer certaines crises.

En 1791, un psychiatre français éminent écrivait:

"Il est bien établi que la folie est une maladie de l'esprit sur lequel la lune a une action où il n'y a pas de doute."

Au XVIII^{ième} siècle, on fermait les portes de la ville, sur la direction d'un bureau de santé, parce qu'on était sous l'influence d'un mauvais quartier de la lune.

Le Français de province a l'idée qu'une coupe de cheveux faite au déclin de la lune prévient une nouvelle pousse de cheveux, (faite au déclin de la lune prévient une nouvelle pousse de cheveux.)

En France, l'astrologie conseillait la saignée, le mardi et le mercredi. Du XV^{ième} au XVI^{ième} siècle, la Faculté de médecine expliquait ainsi la cause des maladies:

"Nous nous proposons de produire clairement au jour les causes de cette peste suivant les règles et principes de l'astrologie et des sciences. Nous pensons que les astres aidés du secours de la nature s'efforcent par leur céleste puissance de protéger la race humaine. Si les habitants n'observent pas les prescriptions suivantes, nous leur annonçons une mort inévitable, si la grâce du Christ ne leur envoie pas la vie de quelque autre manière."

Le nombre incalculable de journaux astrologiques encore publiés aujourd'hui prouve bien la difficulté de les faire disparaître.

Il y a un fait patent, c'est qu'il y a toujours des gens crédules et ignorants qui désirent tellement connaître leur avenir que les charlatans sont encouragés à continuer de se servir de l'astrologie. Ceux qui émigrèrent au Canada apportaient ces méthodes superstitieuses.

La différence des conditions sociales commandait un formulaire médical différent. Le riche se purgeait avec de la rhubarbe pilée en poudre fine. Le pauvre devait se contenter d'un vulgaire vinaigre purgatif. Le goître d'un riche bénéficiait d'une application d'huile. Le pauvre n'avait qu'une graisse de porc pour se frotter le cou. Un roi avait-il un abcès, on avait

recours aux racines de lys. Le pauvre avait sa couenne de lard. Il était admis que la différence de condition exigeait des traitements différents.

L'hygiène, le traitement de maladies contagieuses, les traitements généraux, l'astrologie, les conditions sociales, pour n'aborder que certains aspects des traitements en vogue, en France, démontrent bien la parenté de nos propres coutumes.

Il n'y a aucun doute que la domination anglaise, de 1760 jusqu'à nos jours, a donné aux courants de coutumes et de superstitions un élan vers le charlatanisme. La poussée la plus profonde s'observe néanmoins au début de la domination anglaise jusqu'à l'époque où la science médicale put bénéficier des découvertes scientifiques du 18^{ième} siècle. Depuis, les coutumes acquises se propagèrent de famille en famille, d'un village à l'autre.

Ces coutumes suivent ici un autre itinéraire que les coutumes d'origine française. Après leur établissement dans le Québec, elles suivirent le St-Laurent jusque dans la péninsule de Niagara, pour graduellement remonter vers le Nouvel-Ontario. Les archives de l'académie de médecine de Toronto en font foi. Plusieurs chercheurs, entre autres Canniff et Seaborn (1), relatent des faits concluants à ce sujet. L'histoire des coutumes démontre un mélange de superstitions d'origine indienne et anglaise.

C — L'apport anglais

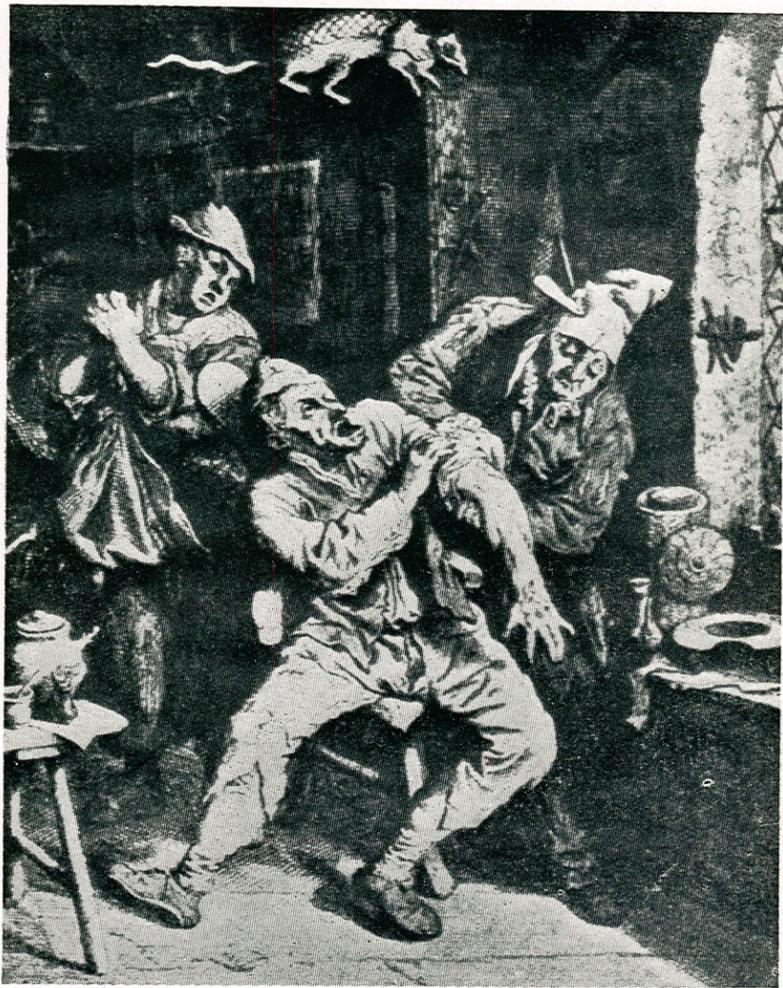
Pendant que le sang français coulait dans les palettes (2) que se passait-il en Angleterre? Quand Wolfe abordait Québec en 1769, le docteur Buchan écrivait un des premiers volumes scientifiques populaires. Ce médecin, qui avait recommandé le révolutionnaire Marat au doctorat, publiait une médecine en 1783. On y retrouve toute notre médecine et l'équivalence de ses méthodes dans le Nord de la France. Le docteur Duplanil de Paris, médecin du Comte d'Artois, collabora d'ailleurs à ce volume.

Un coup d'oeil sur quelques chapitres de "The Quacks of Old London" par C. T. S. Thompson, nous révèle qu'aux 17^{ième} et 18^{ème} siècles, Londres était le paradis des charlatans.

S' imagine-t-on les traitements que pouvaient bien employer ceux que, en 1602, sous le règne des Tudors, Oberndoff décrivait comme suit:

(1) Voir bibliographie.

(2) Corruption de poëlette. Vase qui servait à recueillir et à mesurer le sang d'une saignée.



La magie au service des barbiers-chirurgiens de l'époque.

(Cliché reproduit avec l'autorisation des Archives Publiques du Canada.)

"You shall sooner find a black swan than an honest man in this bunch but you shall discern notorious impostors, old beaten foxes and cazeners, having a foxes' head and a whorish and wainscotted face. He will make sure to fawne upon the female kind and to purchase favour of honourable ladies with some rare gifts."

En 1674, un spirituel charlatan, licencié par l'évêque de Londres et se croyant homme d'un grand talent, se décida de l'exploiter au maximum. Ses élixirs guérissaient de tous maux, surtout de la maladie à la mode. Aux imbéciles qui cherchaient à savoir comment il pouvait obtenir de si merveilleux résultats, il répondait sous l'inspiration des muses:

*"Dear Friend, let your disease be what God will
Pray to him for a cure, try Saffold's skill
His medicine are cheap and truly good.
Being full as safe as your daily food.*

Qui aurait résisté à l'attrait de telles promesses, à l'insinuation du merveilleux? L'élixir de Saffold guérissait de l'hydropisie, de la pierre, de la goutte, etc...

Ben Willmore, charlatan notoire, avait sa boutique à Tower Hill. Devant un auditoire suspendu à ses lèvres, tenant une bouteille miraculeuse dans sa main, il le haranguait ainsi:

"Behold this little vial, which contains in its narrow bounds what the whole universe cannot purchase, this admirable, this miraculous Elixir frown from the hearts of Mandrakes, Phoenix livers, Tongues of Mermaids and distilled sunbeams..."

La médecine scientifique de cette époque comportait des traitements qui sont encore employés. Basés sur les connaissances du temps, ils nourrissent la crédulité de plusieurs familles qui ne jurent encore que par ces traitements.

Publiant, en 1783, la première édition d'un traité de médecine familiale, le docteur Buchan décrit les meilleures méthodes à employer.

Les fièvres intermittentes se traitent par la saignée et la purgation. Cependant il y en a qui se servent de remèdes plus héroïques. Les uns buvaient de grandes quantités d'alcool, d'autres se jetaient dans la rivière. On croyait aussi que la toile d'araignée avait une grande efficacité. Enfin quelques-uns reniflaient de la poudre de chandelle.

La cause de la pleurésie était bien connue. Elle était occasionnée par tout ce qui peut obstruer la transpiration, comme un vent du nord, ou encore le fait de boire un breuvage froid, quand le corps est chaud. Une autre cause était de ne



"The cow comes
first, please"

(Menley &
James)

pas se saigner à temps, quand on en a l'habitude. Il fallait bien saigner le picoté. L'inoculation était un sujet de polémique plutôt qu'un traitement. Quelque malin psychologue de l'époque disait que si la vaccination avait été introduite comme une mode, elle aurait été adoptée. Crainte, jalousie, préjugé, intérêt individuel ont été et resteront toujours les obstacles les plus efficaces aux découvertes scientifiques. Il était presque honteux d'avoir un érysipèle, car il était causé par des passions violentes et les affections de l'esprit. Toutes ces maladies demandaient la purgation. Ce fut une des rares questions sur lesquelles les races française et anglaise purent avoir une pensée unique.

D — Origines et survie des coutumes au Canada

Pendant plusieurs années, le Canada, dominé par la France, puis par l'Angleterre, continua les coutumes européennes.

Louis Hébert arrive au Canada en 1617. Employé par la Compagnie des Cent-Associés, il avait pris l'engagement d'assister de tout son pouvoir les malades sans exiger d'honoraires. Le Père Biard, Jésuite, rend hommage à "sa science médicale et ses attraits agricoles".

Fils d'un apothicaire ayant servi sous Catherine de Médicis, il était apothicaire lui-même. Quand il quitta Honfleur, il n'apportait rien autre chose que les connaissances de l'époque où il

avait grandi. Les écoles de médecine qui ont inspiré son temps influencèrent notre premier cultivateur.

Le docteur Cabanès relate qu'au 17^{ième} siècle, les Canadiens, attribuant les maladies contagieuses aux démons, faisaient un grand bruit pour les chasser. C'était aussi une superstition française de l'époque. Toutes les coutumes établies en France accompagnent nos colonisateurs. La France, essaimant au Canada, légua les traditions de chacune de ses provinces.

La rareté des médecins, l'abondance des barbiers, des chirurgiens, des apothicaires et des charlatans favorisèrent l'essor de ces coutumes. Les superstitions ou fausses conceptions populaires donnèrent aux charlatans de toute espèce un champ d'action fertile.

C'est pourquoi chacune de nos générations a vu l'apogée de quelques cures miraculeuses. Chaque village avait sa commère ou son compère guérisseur, quand ce n'était pas un septième enfant affublé d'un don quelconque. Nos devanciers en ont trouvé dans tous les coins du Québec. Le surplus de la population du Québec ou, du moins, ceux qui conquéraient au loin le succès, ont apporté dans le Nouvel-Ontario, leur foi, leur langue, leurs coutumes et, ce qui nous intéresse présentement, leurs superstitions en matière médicale.

La généalogie des grains de plomb employés à Sudbury pour fins médicinales reste un cas typique de coutumes ou de croyances superstitieuses françaises se continuant jusqu'à nos jours.

Pierre-Georges Roy nous parle de l'opinion de Bossuet sur les septièmes fils. Dans "Les petites choses du régime français" par P.-G. Roy, cette question est fort bien traitée.

"Ces années dernières, écrivait Bossuet dans une lettre au Roi, un septième fils s'est improvisé thaumaturge et bon nombre de gogos se sont tournés vers lui pour se faire guérir de leurs maux". La superstition du septième fils est-elle d'origine canadienne ou française?

M. l'abbé Georges Robitaille, en citant le "Traité des superstitions" de J.-B. Thiers, a prouvé que cette superstition nous venait de la vieille France. "Dans plusieurs parties de la France, dit M. Thiers, s'est répandue une croyance populaire que les septièmes garçons, nés de légitimes mariages, sans que la suite ait été interrompue par la naissance d'aucune fille, peuvent guérir des fièvres tierces et quartes, et même des écrouelles, après avoir jeûné trois ou neuf jours avant que de toucher aux malades".

Nous ignorons si le septième fils, condamné par les tribunaux de Montréal pour pratique illégale de la médecine, jeûnait avant de recevoir ses patients. M. l'abbé Robitaille a prouvé

également que la superstition du septième fils existait déjà du temps de Bossuet, puisque le grand orateur en parle assez longuement dans sa lettre du 27 mars 1695 à madame de Béringhen, abbesse de Faremoutiers. "Vous voulez bien, madame, dit Bossuet, que j'aie l'honneur de vous dire que je ne me suis jamais mêlé de ces septièmes garçons, que pour les empêcher de tromper le monde en exerçant leur prérogative, qui n'a aucun fondement. Le roi ne touche plus de ces sortes de gens que dans le cas qu'il touche aux autres, c'est-à-dire dans le cas des écrouelles. Ainsi tournez, madame, votre charité pour ce jeune homme qui paraît un fort bon enfant, au soin de le consoler, et de le rendre capable de renoncer à une prétention qui n'est que superstitieuse."

Comme on le voit ici, le septième fils qui a fait parler de lui à Montréal n'a rien inventé. Il a tout simplement imité les septièmes fils de la vieille France.

Ces coutumes ont-elles gardé leur pureté d'origine? Je ne le crois pas, car, à peine nos ancêtres avaient-ils foulé le sol du Canada, qu'ils eurent à vivre avec les Indiens du Canada, ou à se battre contre eux. Ces rencontres ont forcément mis nos colons en contact avec leurs coutumes et souvent avec leurs superstitions. Il ne faut pas être surpris de lire dans les Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec un rapport moins que flatteur, que la mère Duplessis-de-l'Enfant-Jésus faisait au ministre, le 13 octobre 1734, sur nos médecins de l'époque.

"Il se trouve bien quelques chirurgiens dont tout le savoir se réduit à panser des plaies et à faire quelques amputations. On ne peut leur demander davantage".

Cinquante ans plus tard, en 1784, le docteur James Bowman, médecin militaire, envoyé par le gouvernement dans les campagnes à propos du mal de la Baie St-Paul, après avoir visité deux fois toutes les paroisses de la province et y avoir rencontré curés et médecins, écrivait à l'honorable Henry Hope, lieutenant-gouverneur :

"Dans peu de paroisses, ai-je trouvé les personnes qui pratiquent la médecine et la chirurgie plus instruites sur ces matières que ne l'étaient les curés. Où on a constaté le contraire, les curés pourraient facilement se rendre plus savants que leur médecin".

La situation s'expliquait, car il n'y avait pas d'enseignement médical et peu pouvaient aller en Europe. Le docteur Charles Blake écrit à cette époque :

"Les Canadiens boivent dans la même tasse et mangent dans les mêmes ustensiles. Ils s'entreprêtent leurs pipes; ils mâchent les aliments de leurs enfants, qu'ils crachent dans la bou-

che. C'est à cette époque que Pierre Kalm, savant suédois, passa en Amérique et consigna une foule des coutumes alors en usage. La grande molène blanche, rapporte-t-il, s'employait dans la fièvre et la dysenterie. Le sassafras, alors, guérissait le rhumatisme. L'écorce de l'aune, bouillie, était excellente pour guérir les plaies. L'écorce du magnolier s'employait contre les fièvres. On combattait les fièvres tremblantes, en ce temps très communes, avec le quinquina, appelé "poudre des Jésuites" par les Anglais.

L'écorce du chêne blanc s'employait contre la dysenterie. Les décoctions de racine de sassafras guérissaient les hydropiques. Le mal de dents avait autant de remèdes qu'il y a de jours dans l'année.

"La variole, dit Kalm, emporte des populations entières et ce n'est pas surprenant. Dès qu'un Indien est malade, il se jette dans l'eau froide de la rivière".

L'huile d'ours a la propriété d'adoucir les infirmités du vieil âge.

Les observations de Pierre Kalm que nous venons de résumer concordent avec les conceptions de l'époque. Parti de Suède en 1748, il y retournait en 1751. Sans aucun doute, ces coutumes venaient du contact avec les Indiens. La dernière partie de son voyage ayant été écrite sous le patronage de Monsieur de la Galissonnière, il était au courant des coutumes de notre population française.

La pénurie d'hommes compétents expliquait ce fait que les curés étaient consultés en cas de maladie. D'ailleurs l'Europe a eu plusieurs curés guérisseurs.

Ici, au Canada, quelques-uns ont laissé à la postérité des informations intéressantes. Le Bulletin des Recherches Historiques mentionne l'abbé Pierre Compain, l'abbé de Courval, l'abbé Ancé, enfin l'abbé François-Xavier Côté. Ce dernier, né à Québec en 1788, très charitable, s'était épris des études médicales. Il composa une foule de médicaments à base de plantes. Son succès de guérisseur venait de son "Eau divine" que le peuple nommait "L'Eau rousse".

Un nommé Casimir Sancartier devait, d'après les médecins, avoir un bras amputé. L'excellent curé s'y opposa et il le traita si bien avec son "Eau divine" que Sancartier pût reprendre son travail. Son eau divine était composée d'une cuillerée de cocotier par chopine d'eau bouillante. Sa réputation fut si grande que l'on répétait qu'il aurait pu recoller un membre amputé.

M. l'abbé Joseph Compain, né à Montréal, en 1740, ordonné prêtre par Mgr Briand en 1774, devint curé aux Eboulements et mourut en 1806... A son dire, il avait trouvé un remède infail-

libre contre le cancer. Le 16 octobre 1795, il avait offert à Monsieur Plessis, alors curé à Québec, de donner son secret au clergé moyennant une pension à vie. Sa demande ne fut pas agréée. En 1779, il pria Mgr Plessis, devenu coadjuteur de Québec, de remettre sa lettre à la Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec. La réponse de la supérieure ne nous est pas parvenue.

M. l'abbé François Ancé, né en France en 1804, était un original. Après une vie assez mouvementée, il vint rester à Montréal de 1864 à 1888. Son domicile, d'abord à 165 rue Craig, puis sur la rue Ste-Marie, devint un bureau de consultation qui lui permit de vivre, grâce à un onguent merveilleux dont il avait communiqué la composition à mon père, qui, pour se rendre à son bureau, avait coutume de passer devant le logis de l'abbé Ancé. Un jour en consultant les papiers de mon père, je trouvai la formule de l'abbé Ancé.

En reliant tous ces faits historiques, nous constatons l'enchaînement des coutumes transmises. Il explique l'existence, en 1945, de ces coutumes que nos connaissances actuelles condamnent mais dont le peuple a beaucoup de peine à se départir.

Le Canada anglais fut-il exempt de ces coutumes? Aucunement. Lorsque les soldats de Wolfe et leurs successeurs quittèrent l'Angleterre, ce pays était le paradis des Charlatans, comme nous l'avons vu dans la recherche des origines. Transplantés au Canada, ces messieurs, si nous en croyons leurs biographies, ont tenu la même conduite.

Le docteur W. Canniff rapporte que La Rochefoucauld, visitant le gouverneur de Simcoe, à Niagara, en 1795, remarque que les fièvres intermittentes sont très fréquentes. Les gens consultent assez souvent les médecins payés par le gouvernement, mais ils prennent plutôt leurs propres médecines.

Le docteur John N. E. Browne, faisant, à Toronto, la revue des médecines employées chez les pionniers de l'Ontario, rapporte que l'huile d'oie avec de la térébenthine était bonne pour le rhume. Pour les hémorragies, on conseillait des feuilles de plantain, du tabac, une clef dans le dos. L'huile de charbon était bonne pour les poux, le rhume, la chute des cheveux et le rhumatisme. La pouenne de lard était excellente pour le mal de gorge. Le fumier de vache en emplâtre guérissait les plaies. Faire toucher un joint par un bourreau guérissait l'entorse. Le souffle d'un âne chassait les poisons. Se frictionner avec la dent d'un mort guérissait d'un mal de dent.

Haegerty, rapportant les pensées de Blake, chirurgien du 34^{ième} Régiment, dit qu'il est déplorable qu'une foule de gens se travertissaient en médecins. On se rendait bien compte du



LA PREMIERE PRESCRIPTION EN CANADA

L'équipage de Jacques-Cartier passa l'hiver 1635-36 au bord de la rivière St-Charles près de Québec. Durant leur hivernement, plusieurs matelots furent mortellement atteints. Un indigène enseigna à Cartier un excellent remède: une tisane composée des feuilles et de l'écorce d'un arbre appelé anneda. On buvait la liqueur et on employait le résidu comme cataplasme contre l'inflammation causée par cette maladie. (Archives Publiques)

désordre existant, car, le 8 octobre 1808, l'éditorial du York Gazette disait:

"C'est un fait évident que si tous les hommes naissent patients, peu sont nés médecins et seules une éducation solide et une pratique studieuse peuvent donner aux praticiens le jugement et les autres qualités requises par leurs devoirs.

E — Influence indienne

Le Canadien d'origine française ou anglaise a subi aussi l'influence des moeurs des Indiens. Encore aujourd'hui, surtout le voyageur et l'homme de chantier ont de fréquentes relations avec l'Indien. Il y a des réserves indiennes à Petawawa, à Sturgeon Falls, à Naughton, au Sault-Ste-Marie.

Les principales occasions de rencontres sont les chantiers, la pêche, la chasse. Au 17^{ième} et 18^{ième} siècles, plus qu'aujourd'hui, nos premiers colons rencontraient presque à tous les jours ces Indiens. Au début, nos découvreurs eurent recours à leurs bons offices même au sujet des maladies.

Dans un premier contact, Jacques Cartier bénéficiait des bons offices médicaux des Indigènes. Le navigateur malouin et ses successeurs eurent à subir les ravages du scorbut. Décimant les équipages, cette maladie aurait sans doute exterminé la nouvelle colonie, si un chef indien, Domagaya, n'avait indiqué à Cartier le traitement sauveur. La médecine indienne, comme on l'entrevoit, allait compter dans la vie de nos pionniers.

C'est l'opinion d'Haegerty que ces maladies, source de défaites pour les Français, leur firent en définitive perdre un empire.

Où les sauvages puisaient-ils leurs connaissances médicales ? Les informations à ce sujet sont très incomplètes, car la tradition écrite fut pauvre chez eux. Il semble qu'ils aient, par instinct de conservation, observé les effets qu'ils pouvaient tirer des plantes. Leurs idées sur les maladies reposaient sur une existence mythique que des incantations et des cérémonies pouvaient détruire.

Comme nous, d'ailleurs, ils avaient des médecins, des sorciers et des charlatans. Leur connaissance des plantes médicinales était très avancée. Leur traitement chirurgical était ingénieux, surtout le traitement des fractures. Nos rabouteurs auraient-ils puisé là certains secrets ?

L'hygiène, chez l'Indien, consistait à changer fréquemment de place. L'astronomie était en usage, car sa connaissance permettait d'augmenter la valeur des traitements.



FACE AUX EXAMINATEURS D'AUTREFOIS
Dessin du Dr Williamson. (Archives Publiques du Canada).

III

Les causes de ces traditions

Comment expliquer la survivance de si tenaces superstitions ? A quelles causes attribuer des méthodes primitives dans notre siècle de science ? Enfin, à quoi tiennent ces coutumes que les siècles n'ont pu faire disparaître ?

Il serait présomptueux de donner une solution dans les cadres de cette monographie. Cela comporterait une tout autre étude. Ce serait tenter d'expliquer le fonctionnement de la pensée humaine sous l'influence de phénomènes psychiques, économiques, sociaux, qu'une évolution constante tient en alerte. Plusieurs de ces causes varient selon les époques, mais quelques-unes demeurent constantes.

Mentionnons, d'abord, la tradition qui, d'une époque à l'autre, assura la continuité d'une idée ou d'une coutume.

De 496 à 1824, l'histoire nous rapporte que les rois avaient le pouvoir de guérir les scrofuleux en imposant les mains. Le médecin de la reine Elisabeth, Aruturo Costiglioni ainsi que son chapelain, décrivent plusieurs scènes. Les Français affirment que ce fut Clovis qui, le premier, fit usage de ce pouvoir de guérison, après son baptême et son couronnement en 496. Les Anglais, cependant, prétendent que les Rois de France ont simplement hérité ce pouvoir de leurs parents, les rois d'Angleterre. En Angleterre, cette coutume prit fin après Charles II. En France, elle se propagea jusqu'en 1824, quarante ans avant la Confédération. A cette époque, les deux plus éminents médecins de France, Alibert et Dupuytren, présentèrent 121 scrofuleux au toucher du roi !

Comment ne pas admettre la force des traditions chez le peuple, quand nous l'observons chez l'élite. C'est cette même tradition qui a apporté jusque dans notre région ces coutumes qui remontent aux provinces originaires de nos ancêtres.

La deuxième cause de cette persistance me paraît être l'ignorance des progrès de la science. Le peuple ignorait les lois physiques, chimiques, biologiques et leur application en hygiène. Avant l'ère des découvertes, cet état était général. L'histoire démontre l'extrême lenteur de la vulgarisation en ce domaine scientifique.

Même après Pasteur, presque toutes les coutumes ont subsisté. L'opposition à la vaccination antivariolique, jusqu'à il y a 25 ans à peine, en fait foi. La vaccination antidiphthéritique était mal venue, il y a 15 ans. Nos ancêtres et leurs descendants montrèrent une pareille défiance. Cette défiance variait sans



Hydrothérapie
(Menley & James)



Mesmérisme: gué-
rison par le ma-
gnétisme
(Menley & James)

doute avec les époques et les classes de la société. Elle est demeurée, cependant, à l'état d'idée fixe parmi ceux qui restent enclins à se prévaloir de nos anciennes coutumes bizarres.

Une troisième cause particulièrement constante, c'est une fausse mystique qui hantait et affectait le jugement des individus. Il faut se souvenir qu'avant les découvertes du 18^{ième} siècle et la généralisation des études expérimentales, le plus simple des phénomènes physiques ne s'expliquait que par la volonté divine. Les hommes de sciences ne pouvaient expliquer aucun des phénomènes. La faculté de médecine de Paris attestait officiellement qu'ils étaient directement une manifestation de la volonté divine. Sur le sujet, il faut bien admettre qu'il y a eu changement et que nos Facultés actuelles ne croient pas au même degré à la volonté divine pour expliquer les phénomènes naturels.

A mon sens, tradition, ignorance et mysticisme furent des causes principales pratiquement constantes. Elles nous ont procuré un folklore médical intéressant.

Il y a d'autres causes moins constantes, plus particulières à certaines époques. Deux doivent retenir notre attention et sont plus propres à nos ancêtres. Le manque de vulgarisation chez nous fut un facteur important qui a retardé l'adoption des traitements scientifiques appropriés. Aujourd'hui, les journaux, les revues et la radio font connaître au monde entier les progrès modernes. La science alors était une chose mystérieuse. Les experts eux-mêmes étaient étonnés et incapables de donner des explications satisfaisantes au sujet des découvertes scientifiques. Alors, que dire du public ?

Le Moyen-Age, a dit quelqu'un, avait des formules scientifiques incomparables. Ces formules scientifiques, toutefois, demeuraient le secret de quelques-uns. Quant au peuple, il restait incapable d'interpréter les nouvelles conclusions de la science; car l'explication médiévale avait une valeur dogmatique. Alors surgit la psychique du mystère dans l'application des lois naturelles scientifiques.

Comment les Enfants de la Renaissance auraient-ils pu distinguer entre le sensoriel et le spirituel ? Le réel et l'imagination s'entremêlaient dans une merveilleuse confusion qui donnait prise au charlatanisme et à ses sous-produits. Ce fut dans cette atmosphère que les charlatans et leurs congénères, alors et aujourd'hui, exploitèrent la crédulité des bonnes gens. Ils avaient observé dans l'oeil de chacun l'espoir violent et fou que le vieil âge pouvait se transformer en jeunesse, la pauvreté en richesses, la maladie en santé. Ils avaient remarqué que les mots, qui promettaient la réalisation des désirs et des espoirs du coeur humain, hypnotisaient. C'est pourquoi leur art consiste à autosuggestionner la masse afin de l'amener à croire qu'ils vont satisfaire tous ses désirs.

En 1873, un médecin penseur, devant une crise de charlatanisme dans la Province de Québec, écrivait dans l'Union médicale :

De Paris au Japon et du Japon à Rome,
Le plus sot animal à mon avis, c'est l'homme.

Il fallut plus de 75 ans, pour faire accepter aux hommes de sciences la découverte de la circulation du sang, faite en 1635. Aujourd'hui, il faudrait à peine cinq minutes pour que tous deviennent au courant d'une telle découverte. Ces retards favorisaient les polémiques et empêchaient les applications pratiques. C'est ainsi que cette carence concourait au maintien des superstitions existantes. Aujourd'hui, si l'on observe les restes de ces superstitions, on se rend compte que l'absence de vulga-

risation en est souvent la cause.

Une deuxième cause particulière, c'était l'état financier de nos pères. Dans ces conditions, on préférait une couenne de lard à la visite du médecin. La rareté des médecins, à certaines époques, simplifiait le choix. Nos pères et nos pionniers ont eu la réputation d'être économes. Souvent cette économie se trouvait fortement encouragée par leur esprit superstitieux. De plus, ils étaient si proches de leurs sous que beaucoup n'auraient voulu payer leur chirurgien qu'après la guérison.



CONSULTATION ORAGEUSE

A ce sujet, E. Z. Massicotte rapportait quelques faits dans le "Bulletin des Recherches Historiques" de juin 1934. On y décèle à la fois un "complexe de supériorité" chez le médecin d'alors ainsi qu'une intention arrêtée, de la part des malades, de ne pas exposer leurs sous. "Si nos pères étaient proches de leurs piastres, y lit-on, nos hommes de l'art du XVIII siècle avaient à ce point confiance en leur savoir qu'ils ne craignaient de faire par devant notaire des contrats où ils risquaient le tout pour le tout. Deux documents ont été exhumés, mais il pourrait bien y en avoir d'autres, car l'idée nous paraît avoir été dans l'air.

1er cas.—Par devant le notaire Pierre Lalanne, le 9 septembre 1766, le chirurgien J. B. Villemart dit La Sonde, s'engage avec le secours de la grâce, à soulager et à guérir Michel Mire de Châteauguay. De son côté, le malade s'oblige à payer à Sieur Villemart pour remèdes et soins, la somme de 250 livres dont 125 à la fin de septembre. Si, au bout de cinq semaines, le malade ne se trouve pas guéri, il ne sera tenu à aucun paiement.

2ième cas.—Par devant le notaire Gabrian, le 30 avril 1781, Joseph Dubeau, chirurgien domicilié à Soulanges, se charge "avec l'aide de la bonté divine, de guérir Pierre Dubois dit Roy, qui souffre d'un chancre à la lèvre inférieure. Le sieur Dubeau fera les opérations nécessaires et le client devra les souffrir. Si, dans un mois de ce jour, la plaie n'est pas guérie et fermée, le malade ne sera tenu à aucun paiement. Toutefois, le malade remettra immédiatement au chirurgien 200 chelins comptant et une vache et un veau puis après guérison complète, une autre somme ou valeur de 200 chelins. Si le résultat n'est pas satisfaisant, le sieur Dubeau devra rendre la vache et le veau et ne rien exiger pour ses soins, remèdes, ses opérations et ses voyages." Voilà des méthodes bien normandes et qui dénotent l'esprit du temps.

Cette parcimonie, de bon ou de mauvais aloi, n'était-elle pas à la base de la renommée d'au moins quatre prêtres, médecins: le Père Ancé, l'abbé Pierre Compain, l'abbé de Coursol et l'abbé Côté? L'Eau divine du Père Côté dont le peuple disait qu'elle pouvait recoller un membre amputé coûtait encore moins cher que les traitements des médecins. L'onguent du Père Ancé et le secret du Père Compain devaient être à la portée des bourses du peuple. Pour \$0.75 à \$1.00, on en avait assez pour une guérison. Mon père aurait-il succombé à l'appel de l'économie, quand il se fit donner la recette de l'onguent du Père Ancé? Il ne faudrait pas trop l'en blâmer, il avait, en 1880, un salaire de \$10.00 par mois. D'ailleurs, je connaissais ses convictions sur les médecins. Lorsqu'on lui demandait comment il avait gardé une robuste vieillesse. "C'est, me disait-il, que je me suis tenu loin des médecins."

Nous avons l'assurance que chez beaucoup de nos pionniers l'économie et la pauvreté furent une des causes principales de ces coutumes bizarres.

Traditionalistes, mystiques, ignorants des progrès scientifiques, pauvres, nos ancêtres restaient réfractaires à toute innovation. C'est pourquoi les coutumes que nous avons décrites se sont perpétuées. Dans la mesure où ces causes agissent encore, nous constatons d'ordinaire ces mêmes coutumes.

Conclusions

Par recherches personnelles, nous avons observé dans notre région tout un héritage de remèdes et de traitements populaires encore en usage, de même que des méthodes curatives bizarres passées en coutumes. Nous avons tenté d'en expliquer l'existence et les origines et d'en trouver les causes.

De quelle utilité sera cette monographie ? Cette étude, plutôt élémentaire, nous portera à croire que chaque époque a ses superstitions. Peut-être que nous-mêmes, en ce moment, nous émettons des opinions que nos successeurs considéreront comme superstitieuses. Toutefois, nous croyons que les acquisitions certaines de l'expérience devraient passer en bloc à la vulgarisation et à l'application pratique. Autrement, nos successeurs n'auraient pas tort de nous traiter d'arriérés.

Cette étude nous conduira à une autre observation générale: chaque homme, comme chaque découverte, vient à son heure. Si Pasteur était né au temps d'Hippocrate, il n'aurait rien découvert, et il en est de même pour tous les autres bienfaiteurs de l'humanité.

Quel vide dans l'histoire si la perfection eût été réalisée d'un seul coup ! La petite histoire aurait ainsi perdu une riche source d'information.

Erasmus n'aurait pu indiquer à l'homme comment se moucher. Le monde des lettres n'aurait pas eu quelques-uns des chefs-d'œuvre de Molière. Monsieur Ricard n'aurait pas vendu de grains de plomb à fusil. La jeunesse d'antan aurait été privée de se dire de tendres aveux que la saignée favorisait. Qu'aurait décidé cette chère madame de Coligny si elle n'avait pu écrire, comme elle le fit le 18 novembre 1679, une promesse de mariage ainsi conçue:

"Je, Louise-Françoise de Rabutin, promets et jure devant Dieu, à Henri-François de la Rivière, de l'épouser quand il lui plaira. En foi de quoi, je signe ceci du plus beau et du plus pur de mon sang."

Les mœurs intimes du passé, en plus d'être une source de leçons, soulèvent entre autres problèmes celui d'étudier la valeur de nos traditions. Elles justifieraient cette pensée du Recteur de la Sorbonne, Monsieur Charlety:

"L'HISTOIRE DONNE A L'AVENIR, LES MOYENS D'ETRE PENSEE PAR LES HOMMES."

Bibliographie

- Abott, History of Medecine in the Province of Quebec.
Aherne, Notes pour servir à l'histoire de la médecine. Ces notes furent consultées à la Bibliothèque Municipale de Montréal.
Brown, Dr. John N. E., Folks Medecine, article publié en 1925, dans le journal médical "Lancet Practitioner".
Buchan, Dr. W., Domestic medecine, 1783 — London, Eng.
Cabanès, le Dr, Légendes et curiosités de l'histoire.
Cabanès, Le Dr, Moeurs intimes du passé, vol. 1 à 9.
Canniff, W. M.D. M.R.C.S., The Medical Profession in Upper Canada, 1783-1850.
Casteglianni, A., A History of Medecine.
Crete of Francisco, The Power of Charlatans.
Etudes, 5 août 1933, Le Choléra par Jacques Pignal.
Gordon, Benjamin Lee, The Romance of Medecine, 1945.
Haegerty, J. J., Romance of Medecine.
Kalm, Voyage de Kalm en Amérique; traduit par L. W. Marchand, 1880.
Le Bulletin des Recherches Historiques ,avril 1929, septembre 1930, juin 1934.
Les Cahiers des Dix, No. 9. Les maladies et la médecine des Anciens, Iroquois, par Aristide Beaugrand-Champagne.
Nadeau, Gabriel, Buffothérapie, Union médicale.
Nadeau, Gabriel, Episode de l'histoire du Typhus à Québec, Union médicale 1944.
Pastor, Louis ,Histoire des Papes.
Relations des Jésuites.
Revue "Ciba symposium": Histoire de l'université de Salerne.
Riddell, W.R., R.R.C.S., An 18th century quack in French Canada 1915.
Ross, J.F.W., M.D., The Indian and the Indian medecine man.
Roy, Pierre-Georges, Les petites choses de notre histoire, 6 volumes.
Saint-Jacques, Eugène, Histoire de la Médecine.
Seaborn ,Edwin, M.D., F.A.C.S.; The March of Medecine in Western Ontario, Ryerson Press, 1944.
Thomson, C.J.S., Quacks of Old London.
Union médicale, Hôpital de varioleux, 1873.
Union médicale, Jiullet 1874, La médecine chez les sauvages de l'Amérique du Nord.
De Van Swieten, Gerardi B., "Commentaria in omnes aphorismos de cognoscendis et curandis morbis" 1783, volume garcieusement prêté par le Dr Louis Pancaro, Sudbury, qui le tenait de son père, chirurgien d'Italie.
Walsh, J. J., The Pope and Science.
Archives de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec. Extraits consultés à la Bibliothèque Municipale de Montréal.

*Liste des souscripteurs aux bulletins
de notre société* ⁽¹⁾

ACFAS, Jardin Botanique, 4101 est, rue Sherbrooke, Montréal,
Québec.
American Antiquarian Society, M. Clifford K. Shipton, biblio-
thécaire, Worcester, Mass., Etats-Unis.
Appelbe, Miss Elisabeth, Georgetown, Ont.
Archives Publiques du Canada, M. Gustave Lanctôt, sous-
ministre, Ottawa, Ont.
Association Canadienne-Française d'Education d'Ontario, C. P.
211, Ottawa, Ont.
Beauchamp, Dr Joseph, 37, ave Beauchamp, Chicopee Falls,
Mass.
Beaudry, Mme André, Verner, Ont.
Égin, R. P. A.-M., O.P., 27, rue Bartlett, Lewiston, Maine, E.-U.
Élanger, M. Napoléon, 5057, rue Christophe-Colomb, Montréal,
Québec.
Bertrand, M. Gédéon, 8113, rue St-Dominique, Villeray, Mont-
réal.
Bibliothèque du Parlement, M. Félix Desrochers, bibliothécaire
général, Ottawa, Ont.
Bibliothèque Municipale, M. Léo-Paul Desrosiers, conservateur,
1210 est, rue Sherbrooke, Montréal.
Bibliothèque Paroissiale, Presbytère Ste-Anne, Sudbury, Ont.
Bibliothèque St-Sulpice, 1700, rue St-Denis, Montréal, Qué.
Bon-Pasteur, Monastère Provincial, Rvde Sr Marie de Ste-Thé-
rèse d'Avila, 104 est, rue Sherbrooke, Montréal.
Bourassa, M. le chanoine J.-A., 1495 est, rue Ontario, Montréal.
Bourguignon, Mme John, Sultan, Ont.
Boyer, Mme Clément, Verner, Ont.
Brennan, M. le curé J.-T., Espanola, Ont.
Cadieux, M. Adélar, 16, rue High, Chicopee Falls, Mass., E.-U.
Cadieux, M. Ernest, "L.-N. Messier", 1480, ave Mt-Royal est,
Montréal.
Cadieux, M. Euclide, 277 ave du Parc, Granby, Qué.
Cadieux, Mlle Lyette, Cowansville, Qué.
Casaubon, Mme Andy, Verner, Ont.
Circosta, Mme Vincent, 55, rue Foster, Springfield, Mass., E.-U.
Cleveland Public Library, 325 Superior Ave, N.E., Cleveland,
Ohio, U.S.A.

(1) Le montant d'une souscription annuelle aux bulletins de notre
société est de deux dollars. Nous avons publié dans le document
précédent la liste des membres actifs.

Collège de l'Assomption, M. Hervé Lussier, supérieur, l'Assomption, Qué.
 Collège Garnier, R. P. A. Dubé, S.J., procureur, rue St-Cyrille, Québec.
 Collège Marguerite Bourgeois, Rvde Sr Ste-Théophanie, C.N.D., 4873, Ave Westmount, Montréal.
 Collège St-Ignace, R.P. Alfred Bernier, S.J., 2919, rue Bellechasse, Montréal, Qué.
 Collège Ste-Marie, Le bibliothécaire et l'archiviste, 1180, rue Bleury, Montréal, Qué.
 Collège Ste-Anne-de-la-Pocatière, Le bibliothécaire, Ste-Anne-de-la-Pocatière, Qué.
 Compagnie de Jésus, R. P. Provincial de la, 3215, chemin Ste-Catherine, Montréal, Qué.
 Congrégation de Notre-Dame, Rvde Sr St-Pierre-Martyr, archiviste, 3040 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, Qué.
 Cournoyer, M. le curé Achille, Cochrane, Ont.
 Dalpé, M. Napoléon, 5322 Ave du Parc, Montréal, Qué.
 Dartmouth College Library, M. Nat. L. Goodrich, bibliothécaire, Hanover, New-Hampshire, E.-U.
 D'Auteuil, M. le curé Léo, Sultan, Ont.
 Demers, Mlle Stéphanie, Verner, Ont.
 Desbois, Mme Eugène, Ramsay, Ont.
 Department of Public Records and Archives, Mlle H. McClung, The Parliament Buildings, Toronto, Ont.
 Desautels, M. Antoine, Coninston, Ont.
 Drouin, M. Gabriel, directeur de l'Institut généalogique Drouin, 4184, rue St-Denis, Montréal, P. Q..
 Dufresne, M. l'abbé Origène, Blind-River, Ont.
 Filles de la Sagesse, Rév. Mère Louise-Séraphine, 212, rue St-George, Sault-Ste-Marie, Ont.
 Filles de la Sagesse, Rév. Mère Supérieure des, Pensionnat Notre-Dame-de-Lourdes, Sturgeon-Falls, Ont.
 Filles de la Sagesse, Rév. Mère Supérieure, Blind River, Ont.
 Fleming, M. Stuart, Moore Research and Service Company Inc., 4600, Lewiston Road, Niagara Falls, N.Y., E.-U.
 Fontaine, M. Frank, 20, rue St-Joseph, Marieville, P. Q.
 Fontaine, M. Georges, 40 Henrich St., Chicopee Falls, Mass.
 Gariépy, R. P. Wilfrid, S.J., L'Immaculée-Conception, 1855, rue Rachel est, Montréal, 34, P. Q.
 Gervais, R. P. Emile, S.J., 1961, rue Rachel est, Montréal, P.Q.
 Gionet, Mme Nicolas, Ramsay, Ont.
 Giroux, M. Albert-J., River-Valley, Ont.
 Godbout, R. P. Archangé, O.F.M., rédacteur à "Culture", 2010, rue Dorchester ouest, Montréal, P. Q.
 Gratton, M. H.-J., Chelmsford, Ont.

Gravel, R. P. Victor, S.J., Résidence des PP. Jésuites, 14 rue Dauphine, Québec, P. Q.
 Grenier, M. le curé Henri, Astorville, Ont.
 Guénette, M. Clodomir, Verner, Ont.
 Guérin, M. Joseph, Chartrand, Corner, Noelville, Ont.
 Guindon, Mme Delphis, Verner, Ont.
 Hamilton Public Library, Mlle Freda Waldon, bibliothécaire, Hamilton, Ont.
 Henry E. Huntingdon Library and Art Gallery, San Marino, 15, Californie, E.-U.
 Hôpital Général des Soeurs Grises, Rév. Mère L. Ferland, secrétaire, 1190, rue Guy, Montréal, P. Q.
 Hôpital Jean-de-Brébeuf, Rév. Mère Supérieure de l', Filles de la Sagesse, Sturgeon alls, Ont.
 Hôpital Saint-Joseph, Rév. Mère Supérieure de l', Soeurs Grises de la Croix, Sudbury, Ont.
 Hôtel-Dieu de Nicolet, Rév. Soeur Cécile Girardeau, Hôtel-Dieu, Nicolet, P. Q.
 Jesuit Fathers, Holy Cross Mission, Wikwémikong, Manitoulin Is., Ont.
 Jésuites, Maison des Pères, R. P. Avila Favreau, S.J., Mont-Laurier, P. Q.
 Jésuites, Noviciat des Pères, R. P. Philippe Leduc, S.J., recteur, 1800, Blvd Gouin est, Montréal, P. Q.
 Jodoin, M. le curé D., Boîte postale 336, Kirkland Lake, Ont.
 Joliette, Société Historique de, Abbé Omer Valois, secrétaire, Evêché, Joliette, P. Q.
 Ladouceur, M. Edgar, River-Valley, Ont.
 Lafrance, M. le curé Henri, Corbeil, Ont.
 Lafrenière, M. A., secrétaire de l'Ecole Séparée No. 1 Crerar, River-Valley.
 Laliberté, M. le curé Charles-H., Paincourt, Ont.
 Langlais, R. P. E., O.P., 329, Grande-Allée, Québec, P.Q.
 Larocque, Mme Joseph, Sultan, Ont.
 Lecompte, M. Oscar, R. R. No 4, Mount Vernon, Washington, E.-U.
 Leclair, M. le curé J.-M., Noelville, Ont.
 Le Devoir, 430, est, Notre-Dame, Montréal, P. Q.
 Le Droit, 98, rue Georges, Ottawa, Ont.
 Lefebvre, M. Jean-Jacques, secrétaire, Société Historique de Montréal, 1700, rue St-Denis, Montréal, P. Q.
 Lefebvre, Mme Joseph-L., 268, rue Collège, Sudbury.
 Lemery, M. Oscar, 28 Ave Beauchamp, Chicopee Falls, Mass., E.-U.
 Lemoyne, Mme C., 314 Concord Ave, Toronto, 4, Ont.

Léon de Rome, Rvde Mère, 3587, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.
 Librairie Loisirs, M. Camille Lemieux, 82, rue Beech, Sudbury.
 Library of Congress, Washington, D.C., E.-U.
 Lizotte, M. Jean-Baptiste, Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.
 L'Union Saint-Jean-baptiste d'Amérique, M. Georges Filteau, secrétaire général, c.p. 431, Woonsocket, R.I., E.-U.
 Maheux, M. l'abbé Arthur, archiviste de l'Université Laval, Québec, P. Q.
 Marchand, M. Maurille, Georgian Bay Dairy, enetang, Ont.
 Martin, P. M^{me} Elzéar, Blazard-Valley, Ont.
 Michaud, M^{lle} Annette, Chapleau.
 Minnesota Historical Society, M^{lle} E. Zerabek, bibliothécaire, St-Paul, Minnesota, E.-U.
 Missions Etrangères, Le bibliothécaire, Pont-Viau, Qué.
 Momnie, M. Conrad, 88, rue Madison, Chicopee Falls, Mass., E. U.
 Morin, M. Claude, 5992, rue Des Ecores, Montréal, P. Q.
 New York Public Library, 5th Ave & 42 nd. St., New York City, N. Y.
 Orphelinat Youville, 72, rue Louis, Sudbury.
 Parent, M. Robert, 807, Blvd Desmarchais, Verdun, Qué.
 Perras, M^{me} R., 256, rue Collège, Sudbury.
 Pelletier, M. le curé Albert, Rouyn, P. Q.
 Peterson, M^{me} P.-H., Greenville St., Spencer, Mass., E.-U.
 Pilon, M. Roger, Lavigne, Ont.
 Pitre, M. le curé Gilbert, Tecumseh, Ont.
 Pitre, M. Hormisdas, Noëlville, Ont.
 Poitras, M. Marius, Verner, Ont.
 Pouliot, R. P. Léon, S.J., recteur, Immaculée-Conception, 1855 est, rue Rachel, Montréal.
 Présentation de Marie, Rvde Mère Supérieure provinciale, St-Hyacinthe, Qué.
 Québec, La bibliothèque de l'Assemblée Législative de la Province de, Québec, P. Q.
 Raïche, M. Antoine, 21, rue Young, Sudbury.
 Rédemptoristes, R. P. Louis Routhier, C.S.S.R., recteur des Pères, Basilique Ste-Anne, Ste-Anne de Beaupré, Qué.
 Revue Dominicaine, R.P. Antonin Lamarche, O.P., directeur, 5375, Ave Notre-Dame de Grâce, Montréal, P. Q.
 Rhodes House Library, Oxford, England.
 Richard, R. P. Jean d'Auteuil, S.J., directeur de "Relations", 1961 est, rue Rachel, Montréal, P. Q.
 Robert, M^{me} Joseph, Verner, Ont.
 Roy, M. Antoine, archiviste de la Province de Québec, Secrétariat de la Province de Québec, Québec.
 Roy, M. Richard, 1140, rue Lansdale, Central-Falls, R.I., E.-U.

Royal Empire Society, Mr. Evans Lewin, librarian, Northumberland Ave, London, W.C., England.

Saguenay, La Société Historique du, l'abbé Victor Tremblay, président, Le Séminaire, Chicoutimi, P. Q.

Saint-Hyacinthe, Le bibliothécaire du Séminaire, St-Hyacinthe, P. Q.

St-Onge, Mlle Joan, 90 Russell Rd., Albany, N.Y., E.-U.

Sainte-Aimée-du-Rosaire, Rvde Sr, St-Denis-sur-Richelieu, P. Q.

Sainte-Jeanne-du-Saint-Sacrement, Rvde Sr, Mont-Ste-Marie, 1000, rue Guy, Montréal.

Sainte-Marie, Rvde Mère Supérieure des Soeurs de, Chapleau, Ont.

Sainte-Marie de Namur, Rvde Mère provinciale des Srs de, 207 Ave Bayswater, Ottawa, Ont.

Société Historique de Joliette, l'abbé Omer Valois, secrétaire, Joliette, Qué.

Société Historique Franco-américaine, 195 West Sixth, Lowell, Mass. E.-U.

Société St-Jean-Baptiste de Sudbury, M. le Dr P.-E. Laflamme, président, Sudbury.

Soeurs de l'Assomption de la S.V., La Maîtresse générale des Etudes, Nicolet, Qué.

Soeurs de l'Assomption, Rvde Soeur Supérieure, St-Charles, Ont.

Soeurs de l'Assomption, Rvde Sr Supérieure, Warren, Ont.

Soeurs de l'Assomption, Rvde Sr Supérieure, North Bay, Ont.

Soeurs Grises de la Croix, Rvde Mère Générale St-André-Corsini, Maison Mère, 9, rue Bruyère, Ottawa, Ont.

Soeurs Grises, Rvde Sr Supérieure, Cartier, Ont.

Soeurs Grises, Rvde Sr Supérieure, Chelmsford, Ont.

Soeurs Grises, Rvde Sr Supérieure, Verner, Ont.

Sudbury Public Library, M. Henri Régimbal, Sudbury.

Tessier, M. l'abbé Albert, Le Séminaire, Trois-Rivières, P. Q.

Thériault, M. le curé Charles-Eugène, 102 Ave Commercial, Timmins, Ont.

Toronto Public Libraries, M. C.R., Sanderson, College and St. George Sts., Toronto 28, Ont.

Université d'Ottawa, La Revue, R. P. Raoul Leblanc, O.M.I., Ottawa.

University of Toronto Library M. W. S. Wallace, bibliothécaire Toronto.

University of Western Ontario, M. J. J. Talman, London, Ont.

Vaillancourt, M. Louis, Noëlville, Ont.

Wisconsin State Historical Society, Miss M.G. Park, 815 State St. Madison, 6, Wisconsin, U.S.A.

Yale University Library, New Haven, Conn. U.S.A.

TABLE DES MATIERES

Présentation	3
Les vieux remèdes au tribunal de l'histoire	5
Les origines de ces coutumes	11
Les causes de ces traditions	32
Conclusions	37
Bibliographie	38
Liste des souscripteurs	39

